

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 30 (1892)  
**Heft:** 31

**Artikel:** Les rôles renversés  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-193079>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

une ironie plus accentuée encore que d'habitude, se dit en lui-même :

— Ces Savoyards ! Est-ce assez superstitieux ! Parbleu ! je les entends bien, le contremaître et l'autre. Ils sont capables de croire à maison hantée... Autrement il est clair qu'on ne me l'aurait pas donnée... Ah ! bien ! Jean-Jacques, mon ami, s'il n'y a que cela pour t'empêcher de dormir, tu peux compter encore sur pas mal de belles nuits !

Tout en monologuant de la sorte, il avait ouvert et voyait devant lui une sorte de corridor, deux portes et un escalier de bois conduisant à l'étage supérieur. La première porte donnait sur une cuisine, la seconde sur une chambre où se trouvait un lit, une table, deux chaises, le tout propre et bien rangé, mais échappant une forte odeur de moisissure. Quand il fut ouvert les fenêtres toutes grandes et que soleil entrant à flots illumina l'appartement, Jean-Jacques eut un mouvement de satisfaction :

— Ah ! mon gaillard, se dit-il encore en serrant les mains, te voilà installé comme un prince. Tu n'avais pas tant de place que cela, dans le pays d'où tu viens...

Le premier étage était l'exakte répétition rez-de-chaussée, sauf que la pièce qui correspondait à la cuisine formait une troisième chambre à coucher. Jean-Jacques fit la réflexion qu'aérer ces chambres-là était bien utile, puisqu'il ne comptait pas s'en servir fermant les portes à clef avec soin, il descendit chez lui procéder à son installation.

Elle fut courte, du reste ; car depuis le temps qu'il roulait par le monde à la recherche d'un pain, Mabille n'avait guère rencontré une Fortune. En guise de métier il avait payé de tout et, pourvu qu'il eût sa liberté, travaux les plus pénibles n'étaient point pour l'effrayer. Il avait couché un peu partout, dans les forêts, sous des ponts, à la primaire après quelque batterie ; mais le corps durci, l'âme plus dure encore, il portait sans peine le poids de sa misère ; et joyeux aussi même, un peu farceur, prétendant-on, connaissait au monde gens ni bêtes qui sentent lui faire deuil.

Le soir tombait ; il était trop tard pour aller jusqu'au village, et Jean-Jacques résolut de manger d'un reste de pain et de fromage déposé pour son déjeuner, puis de se coucher tout de suite, afin d'être, le lendemain, levé avec force.

Sur lit vite préparé — à quoi bon un luxe de draps, lorsqu'on a une paillasse et deux portières ? — il s'étendit dessus tout habillé, et, comme il était très fatigué, ayant ce qu'à plus de quarante kilomètres dans les jambes, il s'endormit aussitôt à poings fermés. Il y avait quelques heures déjà qu'il reposait ainsi, lorsque, à travers son engourdissement profond, il lui sembla entendre quelque chose d'étrange. Certainement on remuait dans la maison ; juste au-dessus de son lit le plancher craquait et gémissait, comme si l'on roulait quelque chose de pesant. Le bruit augmentant toujours, Jean-Jacques finit par ouvrir la torpeur qui le clouait immobile sur sa couche, et brusquement réveillé, d'un bond il fut debout, prêtant l'oreille. Il n'avait pas rêvé : à l'étage supérieur on allait et venait ; mais cela ne ressemblait point au pas d'un homme ; c'était une sorte de bourdonnement qui variait d'intensité, suivant que le

bruit se produisait dans la pièce correspondant à la sienne ou dans la chambre contiguë.

— Ah ! ah ! se dit Jean-Jacques toujours railleur, voici mon revenant, sans doute ! Attends un peu, bel ami, que j'aille te dire deux mots !

Posément, — car il était tout à fait maître de lui, — il alluma une petite bougie qu'il avait conservée depuis plusieurs jours en cas de besoin. Sans s'émouvoir le moins du monde, il sortit de sa chambre, gagna le corridor, monta l'escalier à pas de loup, puis colla son oreille à la porte.

Le bruit résonnait de plus belle ; on eût dit un tourbillon qui sans interruption passait d'une chambre dans l'autre ; tantôt on l'entendait à droite, tantôt à gauche. Jean-Jacques fit la réflexion que cela était pour le moins étrange ; car il avait bien remarqué, en visitant la maison, que les deux chambres du haut ne communiquaient pas entre elles et n'avaient de sortie que sur le corridor. De plus, quand il voulut appuyer sa main sur la clef pour entrer doucement et surprendre l'auteur du bruit, il trouva la porte fermée en dehors, telle qu'il l'avait laissée lui-même la veille au soir.

Tout autre à sa place eût eu un moment de frayeur ; mais Jean-Jacques Mabille était fait de longue date à ne s'étonner de rien. Il en avait tant vu, dans sa vie !

Il entra donc, levant sa lumiére pour mieux embrasser d'un coup l'intérieur de la pièce. Le tour en était vite fait, du reste, car elle était peu meublée et n'avait pas de recoins. Jean-Jacques s'aperçut tout de suite que le mobilier avait été fourragé, les couvertures du lit violemment arrachées et jetées à la volée à l'autre bout de la pièce, les chaises renversées, la table retournée les quatre pieds en l'air. Du reste, rien n'était brisé ni même déchiré, et Mabille eut beau visiter tout, relever les étoffes, regarder sous le lit, il ne trouva rien qui ressemblât même de loin à un être vivant.

Pendant ce temps le bruit continuait de plus belle dans la chambre voisine, et Jean-Jacques songea que cette fois il était bien près de tenir son affaire. Sans se donner le temps de refermer la porte, il retraversa le corridor et se rua dans la seconde pièce. Mais il n'y eut pas plutôt pénétré que le bruit se déplaça et se fit entendre au rez-de-chaussée, dans la cuisine. C'était un tapage à croire que la maison allait s'écrouler ; meubles, vaisselle, verrerie, tout semblait rouler à terre et danser pèle-mêle une sarabande effrénée, tandis que, par dessus les autres bruits, le grondement inexplicable roulait toujours comme un tonnerre.

— Non de Dieu, c'est trop fort ! — gronda Mabille exaspéré. Et il dévala le long de l'escalier, se précipita dans la cuisine.

Sur le carreau rouge et froid, qui luisait à la lueur de la bougie, quelqu'un avait entassé sans pitié la batterie de cuisine et le mobilier. Tout cela gisait piteusement à terre dans un désordre inextricable, et Mabille, qui avait vu la même cuisine parfaitement bien rangée quelques minutes auparavant, ne pouvait comprendre comment un bouleversement pareil avait pu se produire en si peu de temps. En outre, le grondement s'était éclipsé pour reprendre plus fort dans la propre chambre de Jean-Jacques.

D'un saut il y fut. Peine perdue ! Déjà le

bruit mystérieux tapageait ironiquement en haut de l'escalier.

Il voulut se recoucher. Mais en une seconde son lit avait été si bien saccagé qu'il n'était plus reconnaissable. La paille, arrachée de la paillasse, gisait dans tous les coins ; les couvertures, pilées, trépignées, formaient un tas informe ; l'oreiller pendait à un clou au beau milieu du plafond. Et toujours et toujours le tapage infernal continuait sans cesser une minute. Maintenant il semblait être partout à la fois, tant il se déplaçait vite : en haut, en bas, dans l'escalier, dans la cuisine, contre la porte même de la chambre où se tenait Jean-Jacques.

Cette fois c'était à devenir fou. Et pourtant Mabille ne se sentait aucune peur ; seulement une colère l'envahissait qui le faisait sacrer et jurer comme un païen qu'il était :

— Ah ! mille noms de noms de tonnerre, grondait-il entre ses dents, que je t'attrape, carcasse, et tu verras !

Lorsque le jour se leva enfin, et que le vacarme se tut brusquement, Mabille était tellement exaspéré qu'il faillit se trouver mal. A grand renfort d'eau fraîche il se remit debout, et la tête plus calme se rendit au travail.

*(La fin au prochain numéro).*

### Les rôles renversés.

Il y a pour les petits journaux et le théâtre une vingtaine de *scies* — qu'on nous passe le mot — qui reviennent sans cesse sur le tapis. De ce nombre est la charge à jet continu contre les belles-mères. On a usé et abusé de ce sujet ; on est allé si loin qu'il est bien juste de trouver enfin quelqu'un qui prenne parti pour ces pauvres femmes. M. Aurélien Scholl s'est chargé de ce soin dans une chronique fort spirituelle publiée par le *Don Quichotte*, et dont voici quelques fragments :

« Qu'est-ce donc qu'une belle-mère ?

La belle-mère a élevé la gracieuse personne pour laquelle votre cœur a battu.

La belle-mère a veillé sur sa vertu en même temps que sur sa santé. Elle n'a rien négligé pour vous la garder pure.

Si vous avez pour compagne une jeune femme honnête, dévote, gracieuse et quelque peu naïve, c'est à votre belle-mère que vous le devez.

C'est par son économie bien entendue, par les privations qu'elle s'est imposées, que sa fille a pu être suffisamment dotée. La toilette de votre femme, le trousseau de votre premier-né sont le fruit de ses veilles et de ses renoncements. Ayons le courage de le dire, la belle-mère c'est l'ange de la famille.

Marcelin, que j'ai rencontré hier, est peut-être le seul homme qui ait des raisons sérieuses d'incriminer la belle-mère, et cela pour avoir voulu s'en passer. S'il avait essayé de tourner la difficulté, s'il s'était résigné à ne pas faire exception,

## LE CONTEUR VAUDOIS

il aurait aujourd'hui une véritable belle-mère et son bonheur serait assuré.

— Quelle mine de possédé, m'écriai-je, en le voyant.

— Ah ! mon ami, balbutia-t-il, si tu savais !...

— Parle. Je suis ici pour t'écouter, te consoler, te sauver si c'est possible.

Il poussa un profond soupir.

— Qui m'eût dit cela l'année dernière ? ajouta-t-il.

J'avais rencontré à Bordeaux deux petites créoles, qui venaient de débarquer, une veuve et sa fille. En les voyant, mon ami, on songeait à cette annonce fallacieuse : *Mère et fille sont sœurs !* Veuve à 28 ans, madame Diamanty venait à Paris. Il lui avait fallu trois ans pour mettre ordre à ses affaires. Elle n'en avait pas trente-deux quand je la vis pour la première fois, et sa fille, mon épouse actuelle, venait d'atteindre sa seizième année. Je suis resté plus d'un mois sans savoir si j'aimais la mère ou si j'étais fou de la fille ; je les faisais danser tour à tour ; l'une et l'autre prenaient indifféremment mon bras. Madame Diamanty est la femme la plus gaie, la plus aimable, la plus alerte qu'on puisse renconter.

— Alors, de quoi te plains-tu ?

— Je me plains de cela, précisément. Ah ! que n'ai-je une belle-mère comme les autres, revêche, accariâtre, me faisant à chaque instant la morale !...

— Je ne comprends pas du tout.

— Tu vas comprendre. « Madame, lui dis-je un soir, quand vous remariez-vous ?

— Jamais, répondit-elle.

— Mais mademoiselle votre fille ?

— Ma fille se mariera, parce qu'il faut faire comme tout le monde. J'ai payé mon tribut, elle doit en faire autant.

— Alors, si je vous demandais sa main ?

— Je crois que vous lui plaisez, et je ne ferai aucune difficulté de vous l'accorder. Quel âge avez-vous ?

— Trente-trois ans.

— On aura vu rarement un gendre plus âgé que sa belle-mère.

— Oh ! vous n'êtes pas une belle-mère, vous...

— En effet, le rôle me conviendrait peu.

— Vous êtes et vous resterez la sœur de ma femme.

— C'est convenu. »

— Et tu as épousé ?

— J'ai épousé la plus délicieuse créature que l'on puisse rêver.

— Et la mère ?

— La mère est restée ce qu'elle était, rieuse, enjouée, avide de plaisirs. Souvent ma femme passerait la soirée à la maison, au coin du feu ; mais ma belle-mère veut aller au bal, au théâtre. Il faut que sa fille sorte pour l'y conduire...

et moi aussi, par conséquent. Si je risque parfois une observation, madame Diamanty me répond d'un ton fâché :

— Mais, mon ami, vous êtes un petit vieux ! Si je vous avais cru si grave, je ne vous aurais pas adopté pour gendre !... Je suis jeune, moi, je m'amuse... Restez chez vous, si cela ne vous convient pas !...

Marcelin leva les yeux au ciel et continua :

— Elle monte à cheval tous les matins. L'hiver, il faut la conduire à Monaco ; l'été, à Dieppe, à Trouville... Elle est abonnée aux mercredis du cirque... Elle va au bal six fois par semaine... Elle ne fait que rire et que chanter...

— Cela passera avec l'âge.

— Avec l'âge ! tu es bon, toi. Puisque j'ai dix-huit mois de plus qu'elle... Mais ce n'est pas tout... Tu comprends qu'avec sa beauté, ses allures, ce genre de vie, elle a un grand nombre de soupirants. L'un d'eux, le vicomte de Malefer, est continuellement sur ses talons. J'ai cru devoir faire quelques observations au vicomte, qui s'est écrié : « Monsieur, si vous pensez que j'ais été assez heureux pour compromettre votre belle-mère, n'hésitez pas à m'accorder sa main. J'en suis fou, et elle me désespère !... »

— Eh bien ! as-tu plaidé pour le vicomte ?

Marcelin fit un haut-le-corps.

— Le mariage, dit-il, comporte une dot et des espérances. Mon rôle est d'empêcher madame Diamanty d'avoir des enfants qui viendraient rognier la part de ceux que je compte avoir moi-même... et non de la pousser à une nouvelle union qui dépourvra ma femme.

— J'avoue que la situation est difficile.

— Et cette évaporée, cette folle, me rit au nez quand je veux parler sérieusement. Hier, j'avais amené la conversation sur les devoirs des parents, quand elle m'interrompit par un bâillement accentué.

— Vraiment ?

— Et sais-tu ce qu'elle m'a dit ?

— Quelque chose de drôle ?

— Elle m'a dit, en me tournant le dos : « Mon gendre, vous êtes une véritable belle-mère ! »

### Clião qu'on ne pao pas carottà.

Lai a tant dè fins retoo dein lo mondo, que lè pe mālins, tot rusà que sont, se pāovont onco laissi férè la quiua, à mein que ne satson preindrè lāo précauchons à l'avanco.

On gaillà qu'avai fauta d'on remido po on malado, va lo queri tsî l'apotiquière, iô trāovè lo comi, que lâi préparè l'afférè. Cein cotavè on franc dix. Lo gaillà baillé onna pice d'on franc et onna pice dè dix centimes, et s'ein va. Quand l'est vîa et que l'appreinti apotiquière vao ludzi

l'ardzeint po l'einfatâ dein lo perte qu'est su la trablia, s'est démausia d'oquîè ; l'a prâi lo franc po lo vouâiti et l'a vu que l'étai faux.

— Tè preignè pi lo commerce ! se fe.

— Qu'ai-vo à djurâ dinsè ? lâi fâ l'apotiquière qu'arrevâvè justameint ào momeint

— Y'é, repond l'autro, qu'on tsanero d'individu m'a bailli on faux franc.

— Qu'a-te atseta ?

Lo comi lâi espliquè lo remido que l'a du lâi bailli.

— Et diéro lâi âi-vo fé pâyi !

— On franc dix.

— La pice dè dix centimes est clie bouna ?

— Oï, repond lo comi, ein la faseint zonnâ su la trablia.

— Eh bin, fâ l'apotiquière, n'ia pas tant de mau ; y'a onco cinq centimes dè bon.

Entendu à la gare de Lausanne :

*Le mari.* — Voyons, ma chère, ne désole pas. Dans huit jours je serai de retour : une semaine est bientôt passée. Voyons, voyons, un peu de raison ; ne pleure pas comme ça.

*La femme.* — Hi ! hi ! c'est plus fort que moi... Au moins, tu m'écriras ?

*Le mari.* — Je t'écrirai, sois tranquille.

*La femme.* — Tous les jours, tu me le jures !

*Le mari.* — Tous les jours, c'est entendu. Allons, au revoir.

*La femme.* — Hi ! hi ! Embr... Hi ! hi ! embrasse-moi encore.

*Le mari.* — Bon ! avec toutes tes embrassades, voilà le train parti !

— *La femme* (passant subitement des larmes à la fureur). — Parti ! Tu l'as laissé partir ! Je te reconnais bien là ! Tu ne pouvais pas faire attention, gros bête !

L. MONNET.

### VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

### PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

### ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25.— Canton de Fribourg à fr. 27, 25.— Communes fribourgeoises 3 % differé à fr. 48.— — Canton de Genève 3 % à fr. 103,25.— De Serbie 3 % à fr. 79.— — Bari, à fr. 58,— — Bartella, à fr. 38,— — Milan 1864, à fr. 38,— — Milan 1866, à fr. 11,50.— Venise, à fr. 25,50.— Ville de Bruxelles 1886, à fr. 103,— — Bons de l'Exposition, à fr. 6,50.— Croix-blanche de Hollande, à fr. 13,50.— Tabacs serbes, à fr. 12.— Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud. — 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administrateur du Moniteur Suisse les Temps Financiers.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD